Foucault et la folie : et si l'on parlait d'autre chose ?

Par **Pierre-Henri CASTEL**
Philosophe et historien des sciences,
directeur de recherches au CNRS, psychanalyste

En conférence le 17 avril

Il y a un mystère dans la postérité de Foucault : c'est l'incroyable facilité avec laquelle une pensée plus que subversive, déviante autant par le contenu que par la forme, et qu'il a d'ailleurs payée cher d'exil, d'incompréhension, de scandale, de marginalité qui fut loin d'être toujours splendide, est devenue en trente ans un monument de la grandeur intellectuelle des années 1960-1980. La bergsonification de Foucault est en route, et l'on peut sans grand mal deviner que du grand combat qui l'opposa en son temps à Derrida, ou à Lacan, il est sorti vainqueur. Sartre ? Merleau-Ponty ? Ils étaient déjà d'une autre époque. Deleuze, son ami ? On pourrait défendre avec vraisemblance l'idée que, si la lecture deleuzienne de Foucault s'est imposée comme la vulgate du Foucault-pour-connaisseurs-français (chez les Américains, c'est autre chose), c'est parce que, de Deleuze, on ne retient plus guère que les motifs qui permettent de le rapprocher de Foucault – Deleuze tombe ainsi doucement sous son ombre, il deviendra bientôt un élément de contexte pour notes de bas de page dans les éditions savantes.

Parmi les réflexions plutôt tristes que cette situation inspire, en voici une : qui se souvient de la dangerosité de la lecture de Foucault, avant qu'il ne devienne « Foucault » ? Le type d'objet qu'il mettait sur la table, littéraire, militant, sexuel, l'ancienneté mystifiante des sources qu'il brassait, le constant pari de s'exprimer sur un mode prophétique (je pense à ses remarques sur l'arrivée de la société des « risques », longtemps avant que ce ne devienne un poncif), tout cela était affecté d'un très fort coefficient d'incertitude – peut-être tout cela n'allait-il pas résister à un examen sérieux, peut-être n'était-ce que posture, fuite en avant dans toutes sortes de spéculations invérifiables, grandioses et sans lendemain. Se plonger dans Foucault, c'était alors l'accompagner dans un geste enivrant, celui de prendre tout de haut et de se nourrir de vertige. Pour sentir ce danger-là, encore fallait-il percevoir les références magistrales dont Foucault s'écartait, connaître les commentateurs, les compilateurs dont il faisait usage sans jamais les citer (comme Lacan d'ailleurs, et à la différence de Derrida), avoir tenu entre les mains les livres rares où il découpait ses citations, bref, percevoir le travail de déstabilisation, de pastiche, d'équivoque logique, de provocation anti-académique, d'anachronisme délibéré qui le conduisait à faire de l'histoire un marteau philosophique et de la philosophie une bêche pour l'historien au grand dam des philosophes et des historiens « sérieux ».

Cette audace enthousiasmante, voilà ce dont le sens s'est perdu. L'exemple des études de Foucault sur la psychiatrie est éloquent, parce que c'est un domaine où il a le moins de concurrents et où il a joué le rôle d'un défricheur de génie (en histoire des théories économiques, on ne le cite au contraire quasiment jamais et, en criminologie, il incarne surtout un extrême dans un champ très diversifié). Les lecteurs de *L'Histoire de la folie* et des textes ultérieurs se divisent ainsi, désormais, en deux camps. Ceux qui savent pertinemment que les analyses sur Pinel, sur Tuke et la retraite d'York, sur Leuret, le crime passionnel, la loi de 1838 et les asiles ne sont pas simplement fausses, mais reposent carrément sur des citations tronquées ou des ignorances majeures. Et ceux pour qui ces détails n'ont pas la moindre importance, parce que les analyses qui s'étaient basées dessus tiennent par elles-mêmes et nous forcent toujours à penser. Le châtiment des premiers, leurs liasses d'archives sous les bras, c'est la régression positiviste, la platitude, matinée ici ou là (chez les Anglo-Saxons) de *French bashing*, et, surtout, la nouvelle marginalisation des études historico-philosophiques sur les maladies de l'esprit, alors qu'elles sont un enjeu décisif de ce temps. Celui des seconds, qui peuvent désormais naviguer en vingt langues de commentaires de Foucault en commentaires de ces commentaires, c'est un dogmatisme nouveau. Il tient les références fictionnées et les faits douteux dont est semée l'œuvre de Foucault pour solidaires de sa capacité questionnante et il ne s'en inquiète donc pas. Il en résulte non seulement une indifférence coupable à l'égard des tâches empiriques (mettre la documentation à jour ou promouvoir de nouvelles études dans des champs dont Foucault n'avait pas la moindre idée), mais même un dédain gênant pour les faits aussi nombreux que dissonants auxquels on s'est habitué à appliquer une grille de lecture au rendement éditorial si gratifiant (biopouvoir, épistémè, souci de soi, etc.). Aux États-Unis, David Halperin a commencé à régler son compte au foucaldisme institutionnel qui pousse l'absurdité jusqu'à faire de Foucault l'ange tutélaire des théories du genre, par exemple, tandis que rien ne l'a plus horripilé que les théories globales [1]. Mais qui osera appliquer au Genre la critique dévastatrice qu'il a opposée au Sexe ? En France, hélas, le rituel de la procession des jeunes gens (sous la houlette des vieillards) au Tombeau du Grand Intellectuel

---

[1] David M. Halperin, *Oublier Foucault. Mode d'emploi*, traduction française, Paris, éd. Epel, 2004.

a des racines socioculturelles qu'une critique épistémologique ne suffira pas à entamer.

En somme, il faut presque parler de Foucault comme Platon, dans le *Ménon*, dépeint Socrate en poisson-torpille : en les électrisant, il a pour de bon tétanisé les lecteurs qui s'en sont approchés de près. L'ayant lu, personne n'a plus su quoi penser d'autre. Et, comme chez Platon, c'est après un long moment qu'on peut seulement aujourd'hui de nouveau ouvrir les yeux et recommencer à se mouvoir. S'extraire des certitudes que Foucault nous a instillées, touchant la folie, la médecine mentale, les disciplines du corps, l'asile, c'est donc un premier et pénible effort. Il ne suffit pas, cependant. Car s'il s'agissait juste d'amener de l'eau au moulin de ceux qui le jugent à l'aune de tout ce qui dément ses thèses sur la psychiatrie et son histoire, on n'irait pas loin. C'est qu'il est prématuré d'espérer s'extraire de la sphère problématique qu'il a circonscrite : que le rapport à soi est pris de part en part dans une histoire de la vérité, et que la « médecine mentale » demeure un lieu de révélation privilégié de cette histoire du devenir soi.

Qu'attendre d'un philosophe-historien de la folie après Foucault ? La réponse est banale : qu'il le teste. Or, il y a bien des façons de tester Foucault qui sont à notre portée. La première, c'est de prendre au sérieux les doutes qui se sont élevés sur la viabilité conceptuelle de son usage du vocabulaire de la norme. Stéphane Legrand l'a montré avec talent : le plus opératoire chez Foucault est le moins défini, voire le moins définissable [2]. Foucault s'est tellement intéressé à l'écart, et à la surenchère normative qui aboutit à la résorption infinie de cet écart tout en en suscitant d'autres, qu'il a laissé dans l'ombre le statut de ce dont on s'écarte. Conséquence : qu'on passe du grand partage Raison-Déraison aux minuscules décalages du micro-pouvoir, il n'est jamais question que d'un rapport de force différentiel où s'impose une exclusion. La psychiatrie est un exemple privilégié de ce dispositif, Foucault l'a assez répété. Elle n'aurait pas d'histoire épistémologique véritable. Trier le sain du délirant, le normal du déviant, etc., voilà ce qui serait son seul office, rationalisé après coup. Deuxième test possible, fonction du terrain d'enquête entièrement neuf qui s'offre à nous : les nouvelles neurosciences psychiatriques sont-elles analysables ainsi ? Il faut sans doute pousser de côté tous ceux dont la réflexion critique s'arrête à labelliser « scientiste » tout ce qui leur déplaît, mais ce geste salutaire accompli, quelles méthodes ? Quel corpus ? Quelle analyse de la science ? Foucault se serait-il contenté d'une vague foucaldisation de ce champ de problèmes sous la forme, rions un peu, d'une variété originale de biopouvoir visant l'assujettissement cérébral, ou d'un neuropouvoir se contentant d'enfoncer la gouvernementalité dans les neurones ? L'aliénisme du XIX[ème] siècle suscite de faciles haussements d'épaules. En mettant à l'épreuve Foucault sur des morceaux de pouvoir-savoir plus coriaces, on renouerait pourtant avec ce qui faisait son propos central : en quoi l'objectivation est-elle une domination ? Ce faisant, on ne pourra pas éviter de se confronter avec les acteurs de ces sciences de l'esprit-cerveau. Gageons qu'ils ne se laisseront pas traiter comme Foucault a traité Pinel, mais qu'en échange on y gagnera un peu plus de clarté sur ce qui fait pour nous « pouvoir-savoir » – si même cette idée doit survivre. ■

[2] Stéphane Legrand, *Les normes chez Foucault*, Paris, éd. PUF, 2007.